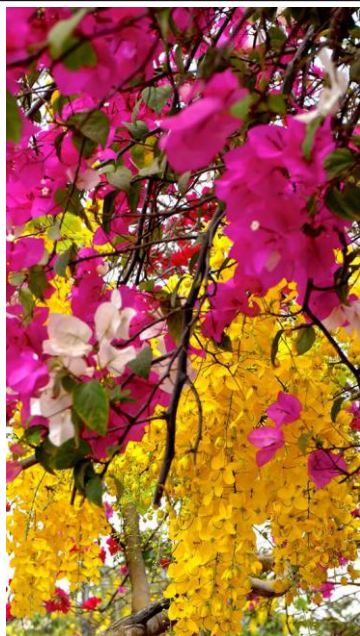


Sommaire

- p.2: Charentilly 2015
- p.3: La Providence- Dijon
- p.4: Il retrouve sa mère (Lucien)
- p.5: Retrouvaille (Paule Migeon)
- p.6-7: Retour au pays de mon enfance (Paul)
- p.8-9: Vietnam, le retour (Antoine)
- p.10-11: Entre deux rives (Franck)
- p.12: Etre artiste au Vietnam (Robert)
- p.13: René recherche sa mère (en vietnamien)
- p.14: René recherche sa mère (en espagnol)
- p.15: livre: De père inconnu (Lân)
- P.16-17: Comment j'ai retrouvé la trace mon père (Lân)
- p.18-19: 75 La chute ou la libération de Saigon?
- p.20: Quoi de neuf à Saigon



Au café Bàng Khuông (vague mélancolie)

photo:Boul Rostan

Chaque Eurasien de la FOEFI s'est, un jour, posé la question." Si ma mère ne m'avait pas confié à la FOEFI, si elle m'avait gardé auprès d'elle, que serais-je devenu?" Avec la guerre, les hasards de la vie, la réponse est difficile et très aléatoire. Jusqu'à présent je pouvais dire d'une façon lapidaire: "Tout compte fait c'est globalement positif". Maintenant, sans vouloir remonter le temps ni oublier l'immense dette que je dois à la FOEFI, je me demande si le troc de la chaleur du foyer familial contre la sécurité loin de la famille est si avantageux que cela, si la douleur de la séparation n'est pas trop lourde à porter. Peut-on vraiment remplacer les années perdues de l'enfance?

Bien sûr, la FOEFI m'a permis de poursuivre des études, d'avoir un métier qui m'a permis de mieux m'intégrer dans la société française. Bien sûr il y a les amis d'enfance qui m'ont aidé à passer à travers toutes ces années difficiles. Mais il me reste toujours cette profonde blessure. Alors je dis que peut-être **"avec le temps ..."**
J.M.

Aux prédicateurs qui veulent nous vendre la VIE après la MORT, aux fanatiques qui tuent pour imposer leur façon de concevoir la VIE après la MORT, je réponds:

"Il y a la VIE avant la MORT. Non ?"

Pentecôte 2015 à Charentilly

Séverine Liatard



Historienne membre de l'équipe de "La fabrique de l'histoire" une émission de France Culture (du lundi au vendredi de 9h à 10h). Séverine est venue nous rendre visite à Charentilly. Elle prépare un documentaire sur les enfants la FOEFI pour la radio. Beaucoup de Foefiens se sont confiés à son micro, ont raconté comment ils ont vécu cette enfance à la FOEFI. Comme ils ont beaucoup parlé, il lui faudra du temps pour réécouter, trier, monter tout ce flot de parole. L'émission sera diffusée à la rentrée. Alors patience.

Sophie Hochart



Sophie nous a rejoints pour continuer son projet. Elle a déjà interviewé et photographié un certain nombre d'Eurasiennes et Eurasiens et souhaite en rencontrer d'autres. Voici son projet:

1) Réaliser ce corpus d'entretiens, qui n'auront pas vocation à être publiés tels quels, mais qui pourront servir de ressources pour une histoire future de la FOEFI. L'idée serait ici de se rencontrer pour discuter de votre histoire, par exemple autour de grands thèmes : votre nom / vos parents / le souvenir du Vietnam / la famille là bas - la famille ici / l'arrivée en France / la

citoyenneté française / la langue - les langues / la vie en foyer, les copains, / les autres "départs" (d'un foyer à un autre, de la foefi...) / la France, la citoyenneté française, les papiers / les études / la colère, le ressentiment, le pardon ? / le retour au Vietnam ? / devenir père ou mère à son tour ...

2) J'aimerais aussi réaliser un travail photographique autour de la fabrique de "l'identité eurasienne" (continuités et ruptures). Pour les personnes qui sont d'accord, cela consisterait à me fournir (ou me scanner) une photo de vous enfant et de poser devant mon objectif pour un portrait. L'idée serait ensuite de mettre face à face ces deux photos, au même format, accompagnées d'un petit texte qui répondrait à ces deux questions : Qu'y-a-t-il dans la tête de cet enfant ? / Qu'y-a-t-il dans la tête de cet adulte ? Et de présenter cette exposition dans différents lieux.



On a retrouvé notre Christophe. Il nous a manqué. Il est revenu avec autant d'énergie qu'avant, toujours prêt à mettre la main à la pâte et toujours fourré derrière les fourneaux. Grâce à lui et avec l'aide de quelques volontaires, les 70 personnes présentes ont pu apprécier un repas délicieux et copieux. Merci Christophe, Nous sommes nombreux dans l'association à apprécier ton dynamisme et ta générosité.

Christophe Travers

"La Providence" Dijon 1956/1957/1958



Notre arrivée à la Providence et notre rapport à la nourriture:

Nous sommes accueillis avec un goûter copieux avec notamment du pain d'épices. C'est pour nous une découverte et nous nous goinfrons tant que certains en sont malades. Le pain d'épices revient tous les vendredis si bien que la plupart en devient écoeurée.



Le premier hiver, nous découvrons la neige qui représente pour nous des glaces tombées du ciel. Cela nous rappelle le Vietnam où nous devions les acheter. Nous en mangeons tant que nous tombons malades.

Au printemps, les arbres fruitiers nous attirent par leurs fruits que nous ne connaissons pas. Nous bravions les interdictions et allions à la maraude pour chaparder chaque fois que c'était possible. Nos montées dans les arbres cassaient des branches ce qui nous valait des remontrances du jardinier et des punitions par ailleurs

On nous avait attribué à chacun un carré de terre pour faire

pousser nos graines, le but étant d'avoir le plus beau jardin et le plus prolifère. Nous semions même les graines récoltées dans les champs. C'était là notre apprentissage avec les légumes français les plus courants.



Certaines punitions :

« Le couloir noir » est pour nous un lieu inquiétant de punitions car nous pensons qu'il y a des esprits. Nous étions très superstiteux.

La cave est aussi un lieu de punition et les enfermés se tiennent près sur la première marche par peur du noir.

Les indisciplinés se voient également menacer de la visite du père fouettard. Celui-ci est effectivement venu à plusieurs reprises dans le dortoir ce qui nous avait fort effrayés. J'ai appris plus tard que mon parrain avait joué ce rôle.

Ceux qui n'étaient pas sages se voyaient de corvée de tartines pour le petit déjeuner du lendemain après la vaisselle. Certains (les plus gourmands) se faisaient punir exprès .

Les punis de vaisselle de toute la Providence à « la grande cuisine » en profitaient pour finir les restes. La nourriture était pour nous une obsession et un sujet de bagarre et de compétition à l'intérieur de la Providence ou à l'extérieur en pique nique.



Les jeux :

Parmi eux, les cochons d'inde gagnés à la kermesse nous font passer de bons moments. Nous leur construisons des circuits afin de faire des courses.

Les jeux de ballons nous défoulent et nous permettent de rester dehors.

Noël nous voit attribuer un petit mouton que nous faisons avancer vers la crèche à chaque bonne action. Celui-ci recule à chaque bêtise. Le plus près de Jésus le jour « j » reçoit le cadeau le cadeau le plus garni en gâteries.

Le défilé avec nos rameaux nous donnait l'occasion d'un amusement avec le buis.

Le jeu de la « tarbotte » : celui-ci consistait à piquer un couteau entre les doigts écartés de la main et entre les pieds écartés. Cela nous donnait le goût du risque tout comme de monter dans les arbres, notamment les grands platanes qui bordaient la cour.

Pierre Sorin et Paul Germain



Les retrouvailles à Dijon en 2005

* D'autres photos sont sur foefi.net

«Il m'a fallu beaucoup de temps mais je devais parler». C'est le récit de toute une vie que Lucien Tilley, Toulousain de 65 ans, a tenu à partager : il vient de retrouver sa mère, soixante ans après avoir été contraint de quitter l'Indochine pour la France. L'histoire commence à Hanoï, quelques années après le début de la Guerre d'Indochine. Il n'est pas rare pour certains militaires français de profiter du temps libre pour faire des rencontres. C'est le cas de Lucien de Tilley qui se marie en 1948 avec Thi Nhan Nguyen puis tombe enceinte du militaire. Trois mois avant l'accouchement, ce dernier disparaît sans jamais donner de nouvelle. Lucien Tilley, le fils, naît le 19 mai 1949. «Mon père n'a eu aucune pitié pour moi mais mes premières années n'ont pas été malheureuses», se rappelle-t-il. En 1954, les Français perdent la guerre. En marge de leur retrait, les mères d'enfants eurasiens, nés d'un père français et d'une mère indochinoise, sont invitées à signer un document. «Ma mère ne comprenait pas le papier, on lui disait que c'était pour mon bien, raconte Lucien. Je ne peux pas lui en vouloir...». Quelques semaines plus tard, il est embarqué de force par les militaires de retour en France. Alors âgé de 6 ans et demi, il fait le voyage dans un immense bateau avec des centaines d'autres enfants eurasiens.

«Je me souviens encore très bien de ce voyage, explique-t-il. Les adultes ne cessaient de me dire que ma mère me rejoindrait. On voyageait à côté de cadavres mais qu'importe, on allait en France !». En 1955, Lucien débarque à Marseille. Il est placé dans un orphelinat. Là-bas, on lui apprend qu'il n'est pas Français et qu'il ne peut pas parler vietnamien. Il pense que sa mère finira par arriver, il l'attend et lorsqu'on lui annonce la visite d'une femme, c'est toujours son assistante sociale.

Rapidement, il se distingue des autres orphelins, ce qui lui permet d'être placé dans une école à La Rochelle. À 20 ans, il fait son service militaire. «C'est à ce moment-là que j'ai enfin pu me sentir Français, raconte Lucien. Démarrer quelque chose de nouveau et enterrer les souffrances du passé. Mon histoire, personne ne voulait l'entendre et personne ne voulait me l'expliquer». À ce moment-là, Lucien envoie plusieurs lettres au Vietnam pour retrouver sa mère, en vain. Son père ? «J'ai très vite tourné la page». Suite à son engagement militaire, Lucien finit par décrocher un poste d'ouvrier chez Thomson, il y passe vingt

années avant de créer sa propre entreprise à Toulouse. À l'âge de la retraite, le besoin de connaître ses origines se fait plus important que jamais. Lucien fait deux voyages successifs vers le Vietnam, sans succès, mettant un coup de frein définitif à ses recherches.

Un jour de septembre 2014, son téléphone sonne. À l'autre bout du fil, la voix d'une femme. «Je suis votre nièce et votre mère est vivante, elle a 89 ans», finit-elle par déclarer. Quelques jours plus tard, le Toulousain se rend à Hô-Chi-Minh-Ville au Vietnam. Il y retrouve sa mère. Ivre d'émotion, la vieille dame ne peut s'empêcher de le toucher, de le sentir, de le serrer contre elle et de l'embrasser. Thi Nhan lui demande pardon mais Lucien ne lui en veut pas. L'Eurasien retrouve là-bas quelque chose qui lui est familier, il y séjourne comme s'il n'avait jamais quitté le pays, il y retourne comme si cela était une délivrance. Malgré tout, un contraste est fort. Tel un choc des cultures, sa famille maternelle le regarde avec curiosité, «comme si je venais de loin», raconte-t-il. Le Toulousain assure aujourd'hui n'en vouloir à qui que ce soit. «Cette

séparation, je ne la souhaitais pas», explique néanmoins Lucien, la voix étranglée par les sanglots.

Hugo-Pierre Gausserand



Retrouvailles

Paule Migeon

Lorsque je quittai le Vietnam, j'avais huit ans, et ma demi-sœur Christiane quelques mois à peine. Je suis arrivée à Saint Rambert en Septembre 1949.

Au cours des années qui ont suivi, lorsque j'écrivais à ma mère, je m'inquiétais du sort de ma sœur. Mes lettres mensuelles recevaient très rarement une réponse, qui était invariablement «elle est partie en France avec son père».

J'apprendrais plus tard que ma sœur avait été, en réalité, «confiée» à une famille adoptive. Vingt ans plus tard, après bien des difficultés, j'ai pu rapatrier (à sa demande) ma mère. Cependant, malgré notre désir de lui rendre la vie confortable, elle refuse toute communication avec mon mari et mes enfants, et nous quitte une semaine plus tard, pour aller vivre chez nos anciens voisins d'Hanoi.

Pendant son court séjour chez



nous, elle m'apprend que ma sœur est « mariée » à un riche Américain et qu'elle habite dans un quartier résidentiel de Saigon, tout près du palais du président. Trois mois plus tard, en décembre 1969, ma sœur arrive pour suivre un stage de plusieurs mois dans un institut de coiffure à Paris. Bien évidemment, nous la recevons à bras ouverts.

Entretemps, mes frères (arrivés à Vouvray en 1955) et moi avons commencé à nous voir. Je pensais avoir retrouvé ma famille. Mais c'était sans compter avec ma mère, qui n'a jamais manifesté d'affection à mon égard. J'étais assez naïve pour

penser que les années avaient changé son caractère. Soudain, ma sœur devient distante, puis nous quitte pour rejoindre notre mère ; dans le même temps, mon frère Albert cesse toute relation. Seul, mon frère Marcel (qui a, lui aussi, souffert des humeurs de notre mère) et moi restons en contact.

Après plus de quarante années de silence (notre mère est décédée entre temps), mon frère et ma sœur manifestent soudain le désir de me revoir. J'étais sceptique, au début, mais finalement j'ai accepté, pour mes enfants. Nous nous sommes réunis chez ma sœur en mars 2014, j'ai fait la connaissance de ses deux fils – mes neveux – et de leurs enfants.

Nous apprenons à nous connaître. Nous ne parlons pas du passé. C'est mieux ainsi. Qu'en pensez-vous ?

Paris, Mai 2015



Retour au pays de mon enfance

Paul Garnier



Comme beaucoup d'autres récits déjà publiés dans le « Grain de riz », celui-ci aurait pu aussi simplement s'intituler « Retour au Vietnam », mais en le rédigeant, je me suis efforcé de me demander pourquoi j'ai été si réticent à retourner dans ce pays, et aussi ce qui, dans ce voyage, m'a apporté le plus de satisfaction.

C'est la raison pour laquelle ce compte-rendu de voyage ne respecte pas l'ordre chronologique réel de mon déplacement (du 23 janvier au 19 février) mais s'attache plutôt à mettre en avant la perception que j'en ai retirée, à savoir :

- La découverte d'un pays encore pauvre mais qui évolue rapidement en basculant dans une économie libérale malgré un « communisme » de façade.



- Le plaisir de voir subsister certains vestiges de l'Indochine française, même si l'urbanisation forcée des centres villes entrainera encore la destruction de nombre de bâtiments ou édifices de l'ère coloniale.

- Et pour finir, la joie de partager, quelques jours durant les retrouvailles avec certains copains de la FOEFI, c'est-à-dire ceux qui, comme moi, font connaissance avec le Vietnam d'aujourd'hui tout en gardant une certaine nostalgie de l'Indochine de jadis.

Parmi les Eurasiens, je suis l'un de ceux qui ont longtemps manifesté une réticence à revenir au Vietnam malgré la réouverture de celui-ci, depuis plus de vingt ans (dès 1986 les dirigeants communistes ont décidé une réorientation vers l'économie de marché, et en 1997 les Etats-Unis ont mis fin à leur embargo économique avec le Vietnam). Pourquoi cette réticence ? Elle s'explique principalement par le



fait que mes deux dernières années passées au Sud-Vietnam, en 1954 - 1955, ont été très mal vécues, avec en 1954, la fuite de ma famille de Hanoi vers Saigon, suivie d'une vie chaotique dans la pauvreté (pas de logement fixe, hormis un hébergement temporaire dans les cabanes d'un bidonville de la banlieue de Saigon) et puis de nouveau une fuite pour s'échapper de cette banlieue, en raison de la guerre civile qui, en 1955 y a opposé les troupes gouvernementales (pro-américaines) aux rebelles Binh Xuên (qui tentaient un coup d'état ?), aux rebelles Cao Dai (dirigés par des religieux) et à d'autres factions armées hétéroclites, décidées à s'emparer du pouvoir, du fait du départ des soldats français et de l'administration française.

Enfin, j'étais surtout réticent à revenir au Vietnam car je ne voulais pas revivre ces années de semi-vagabondages dans les



A Hanoi le charme des maisons coloniales, au style "arts déco" des années 1920, de même que l'opéra et le cosu hôtel "Métropole" contrastent avec le style soviéto-"kolossal" du mausolée dédié à Ho CHI MINH

De la réticence au sourire



rues chaudes et poussiéreuses de Saigon, déscolarisé et tenaillé par la faim, mais aussi méprisé par une partie de la population sud-vietnamienne qui voyait en moi un «réfugié nordiste pauvre», qui de surcroît avait le tort de porter un nom français. C'est pourquoi, à la différence de certains Eurasiens qui en ont voulu à leurs parents de les avoir confiés à la FOEFI, je suis plutôt reconnaissant à ma mère pour la décision courageuse qu'elle a prise en m'y inscrivant, en septembre 1955, quand elle a été acculée, faute de moyens pour subvenir aux besoins de mon frère aîné et de moi-même.

A l'issue de ce voyage au Vietnam, je me sens désormais apaisé et en partie réconcilié avec ce passé douloureux.

Ce Vietnam, je ne le redécouvre pas, mais le découvre plutôt, tant le pays a changé en 60 ans



(surtout Saigon où beaucoup de gratte-ciels et magasins de luxe ont vu le jour). Il s'est surtout doté d'une infrastructure touristique bon marché pour profiter de l'afflux des touristes, occidentaux, asiatiques et du retour des Viet Kieu (Vietnamiens ayant quitté le pays).

Je tiens à souligner que si j'ai eu du plaisir à faire du tourisme au Vietnam, en effectuant des excursions dans le delta du Mékong et en navigant dans la Baie d'Along, je me suis senti encore plus heureux en retrouvant, ici et là, dans Saigon et dans Hanoi (que j'ai habitée pendant 6 ans) quelques vestiges architecturaux qui ont embelli (et peut-être idéalisé) la vision que j'avais gardée de l'Indochine française de mon enfance.

Pour finir, je dois confesser que, plus que les 4 semaines de vacances vécues dans ce pays, les meilleurs souvenirs que je conserve sont, sans conteste, le



jours où, délaissant les «obligations touristiques» (visite de tel ou tel lieu, recommandé par les guides de voyages), j'ai pu retrouver certains copains de la FOEFI, ou parfois des Eurasiens du camp de Sainte Livrade de passage à Saigon, et quelques autres qui y demeurent de façon permanente après avoir choisi de refaire leur vie comme Frank Nguyễn, Antoine Voisin ou Jean-Pierre Lestruhaut. C'est à tous ces amis de rencontre que j'adresse encore une fois mes remerciements, tant ces retrouvailles du bout du monde m'ont paru chaleureuses et précieuses, et témoignent de la solidarité qui nous unit et nous autorise aujourd'hui, la paix venue, à profiter du meilleur des deux mondes d'où nous venons

Paul Garnier



C'est un grand plaisir de revoir certains copains (des anciens voleurs de poules et des pommes de la FOEFI) à mon exposition à Hochiminh....



Robert Mihagui

Vietnam, le retour

Retourner au Vietnam: pour revenir aux sources? Mais quelles sources ? Nous, les Eurasiens de la FOEFI avons quitté le Vietnam très jeunes et l'Indochine de notre enfance n'existe plus. Tous ceux qui sont retournés au Vietnam ont fait l'amer constat: tout a changé et le peu de souvenir que l'on a gardé a été complètement chamboulé. Reste la nostalgie... mais cela nous aide pas beaucoup. Il faut admettre que nous sommes vraiment des étrangers au Vietnam. "Ici, je suis un étranger". Ceci dit une fois pour toute: ça va mieux! Basta la nostalgie. Il faut se tourner vers l'avenir: le Vietnam est un pays qui a beaucoup d'atouts, agréable à visiter en touriste, même si on n'est pas tout à fait des touristes comme les autres. Bien sûr, nous avons besoin de retrouver notre famille ou ce qui en reste. Et la démarche n'est pas facile et les résultats assez aléatoires. On a vu beaucoup de Foefiens, ces temps-ci dans les rue de Saigon, heureux de se retrouver. Il y a sûrement derrière cette démarche un peu de nostalgie mais pas seulement. On peut aussi se dire que c'est un pays où il fait bon vivre. Alors naturellement on se dit: "Pourquoi ne pas venir vivre ici". Beaucoup d'Eurasiens se sont posés la question mais très peu ont tenté le coup. Certains se sont cassé les dents, d'autres ont réussi à s'implanter et sont satisfaits de leur nouvelle vie. Il s'agit bien d'une nouvelle vie, en rupture avec la vie d'avant, en France. Ce n'est pas une démarche facile. Il faut une certaine dose de courage ou d'esprit d'aventure pour oser tout recommencer. Je laisse la parole à Antoine, Frank et Robert qui ont franchi le pas... Et vous? JM

Au Viêt Nam, mais principalement à Saïgon, la communauté des foefiens augmente régulièrement. Certains y sont à demeure. D'autres, comme moi, lâchement émigrent vers le soleil pour fuir les rigueurs qu'imposent l'hiver et le printemps, ce froid humide, ce ciel bas, souvent brumeux caractéristique de Rouen (et d'ailleurs). Bien entendu, il y a des raisons beaucoup plus profondes au départ, liées à l'histoire de chacun d'entre nous, à ses choix de vie, aux possibilités matérielles (et de temps) offertes par la retraite. Mais surtout, pour ce qui me concerne, je suis animé par une volonté farouche, envers et contre tout et tous, de continuer ma vie, riche de nouvelles rencontres, d'expériences, de la connaissance de l'autre, de sa culture (si déroutante, parfois), des odeurs retrouvées et toutes

celles à découvrir, de cette langue aux particularismes étonnants que je commence, avec peine, à apprivoiser, de ces regards qui me rappellent je ne sais quoi mais qui me sont si familiers. Une rage de vivre ma vie restante dans toute sa plénitude m'a conduit tout naturellement au Viêt Nam où j'ai retrouvé des foefiens heureux comme Frank NGUYÊN, plus en forme que jamais, Paul JULLIAN, choyé dans sa belle demeure au bord de la mer, Pierre GORGET, au milieu de sa sympathique famille, et quelques autres. Tous se sont fixés au Sud. Ma présence au Viêt Nam n'est pas un retour aux sources mais simplement une envie de mieux connaître le pays natal et goûter avec délectation cette bouffe assez fabuleuse, surtout un certain canh chua qui me fait me je le déguste. Elle s'ouvre et réclame de la modernité tout en conservant ses traditions. L'iPhone 6 posé sur l'autel des ancêtres. Une des premières grandes difficultés rencontrées est celle de la langue. Elle est complexe, bourrée de particularismes régionaux, de nuances subtiles dont je ne saisis pas toujours le sens. Pire. Parfois je comprends le contraire de ce que l'on me dit (pas très souvent). Bien sûr je provoque les rires. Mais les moqueurs ne font pas beaucoup d'effort pour me corriger. Ainsi



La rage de vivre

sont les vietnamiens qui pensent que leur langue est impossible à apprendre pour un étranger.

A cela s'ajoutent des aspects culturels qui me révoltent comme cette notion de piété filiale qui rend les enfants esclaves (mot prononcé par une amie) de leurs parents. Ils leur doivent une obéissance absolue qui les conduit, par exemple, à accepter sans broncher les mariages arrangés au mieux des intérêts du père ou ceux de la mère.

Et ce rapport avec l'argent qui frise la psychiatrie. Savez-vous que nombreux sont ceux qui gardent dans leur portefeuille un billet de 2 dollars. Cela porte bonheur. L'argent attire l'argent, n'est-ce-pas? Alors, quand un type comme moi se pointe, quelle aubaine pour le restaurateur. J'ai vu des menus de différentes couleurs. Allez savoir pourquoi? Et je m'estime heureux. Certains foefiens connaissent avec leur famille retrouvée des situations autrement plus dramatiques. Autre trait de cette culture : tous les ans, pendant 3 mois, je séjourne dans une petite ville de

50 000 habitants, à 120 km de Saïgon. Mes voisins font preuve d'une indifférence totale à mon égard. Certes ils me sourient quand je leur parle. Mais uniquement quand je leur parle.

Quant à la compassion bouddhique, et bien figurez-vous que je ne l'ai pas encore vue à l'oeuvre. Ceci dit tout n'est pas si sinistre.

Les vietnamiens ont les mêmes qualités humaines que les autres peuples. J'ai rencontré des gens charmants, des gens accueillants (à la campagne surtout), curieux de l'autre, de l'Occident.

J'ai admis, depuis des lustres, le fait que les gens puissent être très différents de moi, en tout point de vue. Alors les choses deviennent beaucoup plus supportables. Mais je garde le droit de les critiquer tout en les respectant.

Sur le plan matériel, passer de longues vacances de retraité au Vietnam n'est pas difficile. Il y a une structure hôtelière conséquente. La vie y est douce et paisible.

Je ne serai jamais un

Monique Caron
Je suis née née en 1953,
de père français et de mère vietnamienne . Mon père a été tué alors que ma mère était enceinte de moi. L'armée nous a emmenées dans le sud. Plud tard, j'ai été prise en charge par la FOEFI jusqu'à ma venue en France en 1967. Je portai un nom vietnmien (Chu thi Van) comme ma mère (Chu Thi Chinh) et par la suite on m'a donné mon

nom français (Monique Caron).

Aujourd'hui, je vis à Saïgon et je loue des chambres d'hôtes dans le Quartier 1. Je serai heureuse d'accueillir les anciens de Foefi chez moi à l'adresse suivante:

27/3 Đường Đinh Công Tráng
P.Tân Định, Q.1,
TP.Hồ Chí Minh

Contact:
0938 380 318 (portable)
(08) 3820 2743 (fixe)
mél: mcaron2@wanadoo.fr

vietnamien. Mais j'aime le Vietnam, ses habitants, son soleil implacable, sa nature généreuse, les milliers d'odeurs de sa cuisine, ses ao dai qui font les femmes élégantes, belles, sensuelles. Et tous ces regards dans lesquels j'y trouve un petit morceau de moi.



Avec toute mon affection.

Antoine Voisin

lepontdecisse@gmail.com

PS : Je tiens cette recette de Luân, l'épouse de Paul.

Le nuoc mam

Diluer deux cuillères à café de sucre dans 70 ml d'eau. Ajouter de l'ail écrasé et du piment frais suivant votre goût. Additionner une cuillère à soupe de citron (vert, si possible). Verser une cuillère à soupe de nuoc mam. Vous obtenez ainsi un délicieux nuoc mam préparé.

KIM VAN 33
Chambres D'Hôtes
37/2 Đường Đinh Công Tráng, P. Tân Định, Q. 1, TP. HCM
Tel Portable : 0938 380 318 - Tel Fixe : (08) 3820 2743
Email: mcaron2@wanadoo.fr

Entre deux rives

Un jour à la soixantaine passée, je profite des grandes vacances pour faire le grand saut.

Du Viêt Nam que j'avais quitté à l'âge de 8 ans, il ne me reste que des bribes ou des instants marquants dans la mémoire.

J'avais prévu un mois et demi pour aller « visiter » un pays que je ne connais pas et aussi avec l'idée de retrouver une partie de ma famille qui y est restée.

Le choc à l'arrivée fut total. Rien ne ressemble à mes souvenirs, c'est normal qu'après 57 ans passés ailleurs et que tout change. Même des rues ont changé de nom.

Après quelques jours passés à trouver la bonne rue et à arpenter les rues parallèles, transversales, les ruelles, les culs de sac et à questionner les gens sur ma famille.

Avec le temps qui passe, les gens sont décédés, déplacés ou disparus. La recherche c'est un vrai travail de fourmis qui donne de vrais et de faux espoirs.

Les gens sont amusés de notre effort de parler le vietnamien et admiratif à la fois. La façon de penser au VN par rapport à l'Europe est des fois bien compliquée.

Les deux cultures sont bien différentes d'où s'installent bien des malentendus dans les rapports de personne, il faut comprendre que ce sont deux mondes différents.

Après 4 semaines de voyage à travers le pays, un soir j'ai ressenti une vague qui me remue, incessante dans la tête



"ma place est ici, il me faut revenir ici".

Entre-temps une personne qui m'a vu partir à la recherche de ma famille me conseille et m'aide à faire passer une annonce par la presse et à la télévision à une émission

"Như chưa hề có cuộc chia ly" littéralement "Nous nous sommes jamais quitté "

L'équivalent d'en France de " Perdu et Retrouvé ".

De retour en France, 17 jours après, un coup de fil m'avertit que des personnes ont essayé de me contacter. Un cousin qui a 5 ans de plus que moi et qui passe son



temps à décortiquer les journaux écrits était curieux de voir son nom, celui de son frère et ma grande sœur sont recherchés par une personne avec le nom qui ne correspond pas aux personnes connues fini par appeler pour avoir le cœur net. Les autres appels, des vautours qui essaient de profiter du malheur des autres.

Bien sûr j'ai retrouvé deux sœurs, trois oncles, des cousins, des tas de neveux.

Voilà j'ai trouvé le fil qui me fait découvrir d'autres horizons, à une autre vie.

Par la suite je passe 2 fois deux mois par an à voyager et apprendre à connaître un pays qui m'est complètement inconnu. J'ai pu retourner à mon village natal à plusieurs reprises, la maison où j'habitais à Hà Nội et ma première école.

A ma retraite, à la troisième année j'ai décidé de passer plus de 6 mois, un grand pas et à la quatrième année, 9 mois et je pense faire ainsi par la suite.

En quatre ans j'ai pu récupérer 70% du langage parlé, pour le reste ça va être difficile.

Autour de moi, l'incompréhension de certains est totale : pourquoi quitter la sécurité, l'hygiène, la mode de vie d'un pays comme la France ? La famille ? Les amis ? Son entourage ? Les avantages sociaux ? Etc...

D'autres, "tu as raison, profite, fais tout ce que tu veux, tes envies ".

De pouvoir encore vivre une autre vie c'est fantastique.



Quand je passe quelques temps chez les uns chez les autres, au bout d'un moment, je me sens comme un intrus. Les enfants ont leur vie.

De vivre dans sa maison à la belle saison c'est super mais quand il fait gris, la pluie, la neige et le froid, 7 mois par an c'est autre chose, à 6 heures du soir c'est le désert.

Mais je reviendrai toujours car c'est ma deuxième patrie, peut

être que je me sens plus français et je suis fier d'être français.

Au Viêt Nam, il fait beau presque tout le temps, la vie est tellement facile, on peut y vivre avec pas grande chose comme les gens du pays. Les gens sont amicaux.

Ici j'essaie de faire un peu de bien autour de moi comme pour remercier à la vie de m'avoir donné beaucoup de chances de pouvoir vivre une nouvelle vie.

Et c'est ainsi que je partage ma vie entre deux rives.



Alors pour répondre à la question, pourquoi vouloir aller vivre au Viêt Nam ?

Vous devez aller voir au fond de votre cœur pour avoir la réponse.

Avoir les bons paramètres pour ne pas se tromper et de gâcher le temps qui reste.

Dans notre vie, il y a trois étapes, l'enfance, la vie adulte et la dernière ligne droite.

Alors j'ai choisi la liberté, le droit de ne rien faire, de ne plus d'être envahir, de me faire emmerder par qui que ce soit, d'être en paix enfin avec moi même.

Frank Nguyen
fnguyen16@yahoo.fr

Je m'appelle Terlizzi Alfredo "Dung", je suis née en 1952 au Vietnam d'un père français et d'une mère vietnamienne. Je suis un ancien membre de l'FOEFI en 1968 (j'avais 15/16 ans à l'époque), et j'ai habité à Vouvray, mais en pension dans une ville un peu plus loin, que de souvenirs.

En 1989, je suis revenu vivre au Vietnam et depuis, je tiens et m'occupe de chambres d'hôtes Mekong Logis à Can Tho, ainsi que faire visiter le Delta du Mékong à ceux qui le souhaitent (marché flottant, arroyos, marché aux serpents, temples, etc).

Par le biais de cette lettre, j'aimerais profiter pour faire découvrir le Vietnam à tous les anciens de l'FOEFI (et les autres) et parler de tous nos moments passés ensemble à la "fédé".

Alors, si vous le désirez, contactez-moi,

En l'attente de vous lire, veuillez acceptez toute ma respectueuse sympathie.

TERLIZZI Alfredo

Fredo Dung
Chambres D'hotels MEKONG
LOGIS
108/95/116D Nguyen Viet Hong
rue, ville de Can Tho
VIETNAM
Tel: +84 710 3834635
Mobile: +84 902707275
Website: www.mekonglogis.com



Robert Mihagui, être artiste au Vietnam



PHƯƠNG MAI
GALLERY

INVITATION

SOLO PAINTING EXHIBITION of Artist ROBERT MIHAGUI

THE REFLECTION



Location: No.09, Phan Chu Trinh St., Dist.1, HCMC
Time: 10:00am, 31 Jan, 2015

Phuong Mai Gallery
& Artist Robert Mihagui

Requests the esteemed presence of

to the reception of exhibition THE REFLECTION

Time: 10:00 am, Saturday, 31th Jan, 2015.
Address: Phuong Mai Gallery -
No.09, Phan Chu Trinh St., Dist.1, Ho Chi Minh City

Exhibition runs till : 07th February, 2015.

Please confirm your attendance by sending email response to email:
- pmg.lt@phuongmaigallery.com
- mark.l@phuongmaigallery.com

Or calling to phone number : (+84) 8 3823 3181

Phuong Mai Gallery
cùng họa sĩ Robert Mihagui

Trân trọng kính mời Ông, Bà

Đến dự khai mạc triển lãm SỰ TƯƠNG PHẢN

Lúc: 10:00 sáng, Thứ 7, ngày 31/01/2015.
Tại: Phuong Mai Gallery -
09 Phan Chu Trinh, Quận 1, Tp. Hồ Chí Minh

Triển lãm đến ngày: 07/02/2015.

Vui lòng xác nhận tham dự thông qua email:
- pmg.lt@phuongmaigallery.com
- mark.l@phuongmaigallery.com

Hoặc gọi điện đến số: (+84) 8 3823 3181





The reflection XI Size 100 x 120 cm



The reflection I
Size 90 x 100 cm

PHƯƠNG MAI
GALLERY

Address: No.09, Phan Chu Trinh St., Dist.1, HCMC
Phone: (+84) 8 3823 3181
Website: www.phuongmaigallery.com
Email: pmg.lt@phuongmaigallery.com

Cela va faire 12 ans que je vis au Vietnam.....avec des hauts et des bas . Mais ma vie c'est en FRANCE.. .Si je suis ici c est pour des raisons personnelles (pour mes peintures.....) que certains ne comprendraient pas.



Beaucoup d'Eurasiens pensent que le Vietnam....c'est le paradis, mais ils savent pas que c'est l'arbre qui cache la forêt.
Ne pas confondre touriste et immigration ...tu peux venir ici avec de l'argent et tu fais le beau , un jour tu te retrouve la queue entre les jambes , et le slip à la main.....à méditer... Ici, le soleil brille autant que là-bas.

Mon parcours a la F.O.E.FI
Je suis arrivé en 1958 a Vouvray ..avec billy. jo roman, amadou, deymar, lemaire ...ect....?
Je me retrouve au college FENELON à LA ROCHELLE avec amadou et deymar
comme je suis un très bon élève ...Mme BOURGEOISE ..m' envoie à SURGERE avec RENE WEBER... pou rêtre peintre en lettre comme beaucoup de foefiens

Mon parcours artistique...

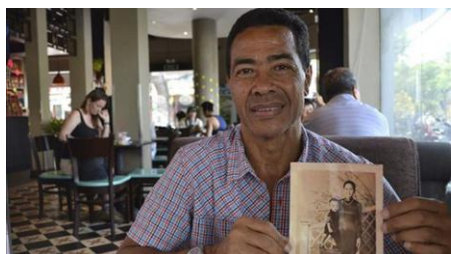
Au debut je commence par faire des copies pour des galleries ..et je me retrouve à vendre 1 toile à 1 chanteur: 500fr et je me dis pourquoi pas si ça marche..et je me suis lancé? Ma première expo c' est à Blois, en 86. Ensuite, le musée d'art de Monaco me propose pour une exposition chez PEUGEOT sur les Champs-élysées .. Un jour un ami me présente à maître ZAO Wou-Ki et c'est de là que je me suis mis à la peinture abstraite Maintenant, j'expose un peu partout / tokyo/ hossegor / vietnam / hong kong / Singapore

La FOEFI, pour moi c'est un passage de la vie que certains méprisent ... Sans elle que serions nous devenus? on serati cycl, o mendiants ou marchand de soupe. Il ne faut pas oublier nous sommes métis et qu'à cet époque nous n'étions pas bien vus, ni par les Français ni par les Viets. La foefi n'arrache les eurasiens à leur mère et c'est plutôt elles qui lui confient les enfants en pensant que c'est pour leur bien (Il faudrait que certains d'entre nous arrêtent de dire des conneries...s ils ont le mal du pays rien ne les empeche de revenir.....alors arrêtez les bla blaSVP...)



Báo tiếng Việt nhiều người xem nhất

Ở tuổi xế chiều, René Fairn chỉ có một mong mỏi là tìm lại được người mẹ Việt Nam của mình, dù có thể bà đã không còn trên cõi đời.



Cậu bé mồ côi gặp lại cha đẻ sau 30 năm chiến dịch không vận / Những đứa trẻ đi tìm cha mẹ 40 năm sau chiến dịch không vận

Ông là kết quả của mối tình giữa y tá Bùi Thị Năm và một quân nhân Pháp.

Ông là kết quả của mối tình giữa y tá Bùi Thị Năm và một quân nhân Pháp. Ảnh: NVCC

Chỉ với tờ giấy khai sinh đã nhòe mực và vốn tiếng Việt bập bõm, suốt 7 năm qua, ông René lặn lội khắp các cơ quan, báo chí ở TP. Hồ Chí Minh và Vũng Tàu để tìm mẹ. Mỗi năm, ông dành dụm để bay sang Việt Nam vài tháng và chỉ mãi miết với mục đích của mình mà không phút giây nào thành thoi.

Ông René sinh năm 1948 tại Phước Lễ, nay là thành phố Bà Rịa, tỉnh Bà Rịa-Vũng Tàu. Ông là kết quả của mối tình giữa y tá Bùi Thị Năm và một quân nhân Pháp.

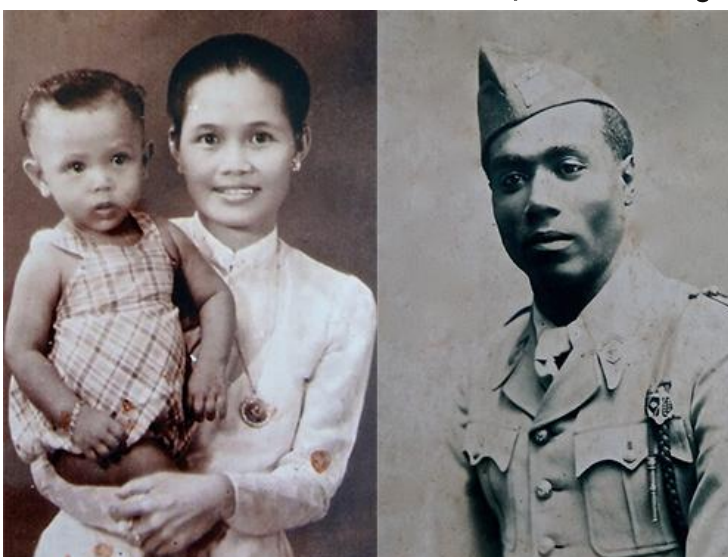
Không lâu sau khi ông chào đời, mẹ ông gửi con trai vào một cô nhi viện ở Đà Lạt. Những bức ảnh hiếm hoi được lưu lại cho thấy người phụ nữ với vẻ ngoài thanh nhã và nụ cười hồn hậu thi thoảng đến thăm và âu yếm con. Tuy nhiên, những năm sau đó, bà không còn lui tới đây.

Năm 1955, sau Hiệp định Geneva, thực dân Pháp rút khỏi Việt Nam. René nằm trong danh sách khoảng 4.500 con em của quân nhân rời sang Pháp. Trong trí nhớ mờ mờ của một cậu bé 7 tuổi, René ra đi giữa quang cảnh cô nhi viện hoang tàn mà không có hề có bóng dáng bố hay mẹ tiễn đưa.

Cũng giống như bao đứa trẻ khác, René sau đó được đưa vào trại trẻ mồ côi ở thành phố Marseilles và thay tên tiếng Việt bằng tiếng Pháp.

Ông René và bức ảnh chụp cùng mẹ. Ảnh:

Ông René và bức ảnh chụp



Anh Ngọc
alias Eric
San Juan
Hernandez

cùng mẹ. Ảnh: Abc Color

Sau hơn 50 năm bươn chải kiếm sống bằng nhiều nghề khác nhau, René vẫn không biết ai là người đã sinh ra mình. Ông cũng chưa bao giờ nghĩ có ngày sẽ trở lại Việt Nam để tìm mẹ cho đến khi con gái ông nói rằng cô muốn gặp bà nội.

René từng trải qua nhiều khó khăn mới tìm ra bố vào năm 2007. Cựu quân nhân Pháp rời khỏi Việt Nam khi con trai mới một tuổi và từ đó không còn liên lạc gì. Thế nhưng chỉ ba năm sau cuộc hội ngộ trên hòn đảo xa xôi Martinique thì ông qua đời.

Giờ đây, không gì có thể ngăn ông René đối mặt với những thử thách trên hành trình tìm lại mẹ. Những lừa lọc hay những làn mừng hụt đều không làm ông nản lòng.

"Tôi muốn gặp lại mẹ tôi. Thậm chí, nếu mẹ đã qua đời, tôi cũng muốn được nhìn thấy mộ của bà", ông nói.

Algunos de los 4.500 niños euroasiáticos que fueron enviados a orfanatos de Francia al término de la guerra de Indochina han regresado ahora a Vietnam en busca de las madres que dejaron atrás y de las que nunca recibieron noticias.

René Fairn, de 66 años, lleva desde febrero rebuscando archivos en pagodas y mostrando las tres fotos que conserva de su madre a ancianos de la provincia de Ba Ria, en el sur de Vietnam, pero aún no ha obtenido resultados. Se le entrecorta la voz al recordar sus días en un internado vietnamita y su posterior llegada a Francia en 1955, cuando el país galo dio definitivamente por perdida la colonia tras la contundente derrota en Dien Bien Phu.

"Es curioso porque recuerdo muchos momentos en el internado de Vietnam con las monjas pero no guardo en mi memoria ninguna imagen de mi madre, con la que sé que viví al menos hasta los 3 años", explica Fairn al borde de las lágrimas. Hijo de un soldado francés al que encontró vivo en Francia hace 7 años, medio siglo después de su separación, Fairn no se planteó regresar a Vietnam hasta que le convenció su hija, que quería saber algo de su abuela. "Tengo su nombre y sé que debe de tener 20 años más que yo, si es que aún vive. Si no es así, estaré contento de visitar su tumba", cuenta mientras muestra una foto de él con su madre en la más tierna infancia.

La mayoría de los padres, enviados a Indochina por un periodo limitado, no se hacían cargo de los niños, pero muchos cumplimentaban las gestiones mínimas para que obtuvieran la nacionalidad francesa

y el Estado francés se hiciera cargo de ellos.

"Fueron unos cobardes. Muchos volvieron a Francia e iniciaron una nueva vida sin acordarse de lo que dejaron en Vietnam", considera Jacques Maurice, otro niño enviado de Vietnam a Francia en 1955.

Muchas de las madres, sin recursos económicos y preocupadas por la posible discriminación de sus niños de rasgos europeos los enviaban a los orfanatos franceses en Vietnam.

"Les obligaban a firmar un papel en el que renunciaban a nuestra custodia y daban todos los derechos al Estado francés", relata Fairn.

Casi todos recuerdan el momento de la partida, el barco que les llevó de Saigón a Marsella en 1955 como un momento especialmente traumático. "Era el tiempo de las lágrimas, de decir adiós a familiares y vecinos con los que habíamos crecido", recuerda Gérard Addat, un cantante de variedades de madre vietnamita que dejó su Saigón natal a los 11 años. Al llegar a Francia, esos niños fueron enviados a orfanatos, sus nombres vietnamitas fueron borrados y muchos hermanos fueron separados deliberadamente.

"Yo tenía cinco años y mi hermano tres. No entiendo por qué nos mandaron a centros distintos, no nos pudimos ver hasta cuatro años después", recuerda Maurice.

Fairn, por su parte, rememora la dificultad de los primeros años y los constantes castigos que sufrían por hablar vietnamita (su lengua materna) en el orfanato de Vouvray, cerca de Tours, en el que creció.

"Después de tantos años, creía que había olvidado la lengua, pero al llegar a Vietnam probé a hablar con

la gente y se quedaban sorprendidos de que mi acento fuera el de un nativo", explica.

Algo desanimado tras varias semanas de búsqueda infructuosa, Fairn envidia el golpe de suerte de su compañero Lucien Tilley, que el pasado septiembre dio con su madre en Ho Chi Minh (antigua Saigón).

Tilley relata: "Me ayudó una sobrina también de ascendencia vietnamita y la localizamos tras consultar su nombre en el archivo colonial en Francia. Tenía 85 años, así que tenía que visitarla en Vietnam cuanto antes, a esas edades uno no puede esperar". Recuerda Tilley aquel encuentro con emoción, aunque apenas pueda comunicarse con su progenitora, medio ciega, con problemas auditivos y con un conocimiento del francés muy limitado.

"Yo no hablo nada de vietnamita, pero a veces creo que entiende más francés de lo que parece, pero no quiere hablar del pasado. Cuando le pregunto quién era mi padre no dice nada", se lamenta. De vuelta en Vietnam en marzo para visitarla una segunda vez, le ha ido invadiendo un sentimiento de amargura al sospechar que sus hermanastros vietnamitas intentan aprovecharse de él. "Quiero comprarle una silla de ruedas y un aparato auditivo y me dicen que no vale la pena, que es muy mayor, que es mejor que les dé dinero para que se ocupen de ella", protesta Tilley. Sin embargo, insiste en que no se arrepiente, en que se alegra de quitarse un peso de encima y saber de donde venía.

"Ahora que la he encontrado tengo que luchar para que mi madre sea algo más feliz", concluye. Eric SJ

Voici un Eurasien qui n'a pas eu le même destin que les foefiens. Pham Ngoc Lân, de père Français (militaire) et de mère Vietnamiennne est resté auprès d'elle (elle n'a pas voulu le confier à la FOEFI et le voir partir au loin). Il a vécu comme tous les Vietnamiens cette terrible et longue guerre (avec quand même un handicap: son physique est trop "tây lai". Il s'en est sorti et décrit ce qu'il a vécu dans son livre: "De père inconnu". son livre est un témoignage émouvant et lucide qui nous raconte un moment tragique du Vietnam avec la précision d'un historien. On comprend mieux les enjeux de cette guerre.

Ce livre n'est pas une oeuvre de fiction. Il raconte l'histoire d'une famille vietnamienne ayant vraiment vécu au Viêt Nam dans la deuxième moitié du vingtième

siècle. Les faits relatés sont ceux réellement vécus par les personnages dont les noms – y compris celui de Jean Martin – ont été changés par souci de préservation de leur vie privée.

Les histoires racontées ici n'ont rien d'extraordinaire, elles pourraient être celles de bon nombre de Vietnamiens ayant vécu cette période mouvementée de l'histoire de leur pays. Mais le fait d'avoir survécu constitue déjà en soi une aventure digne d'être racontée.

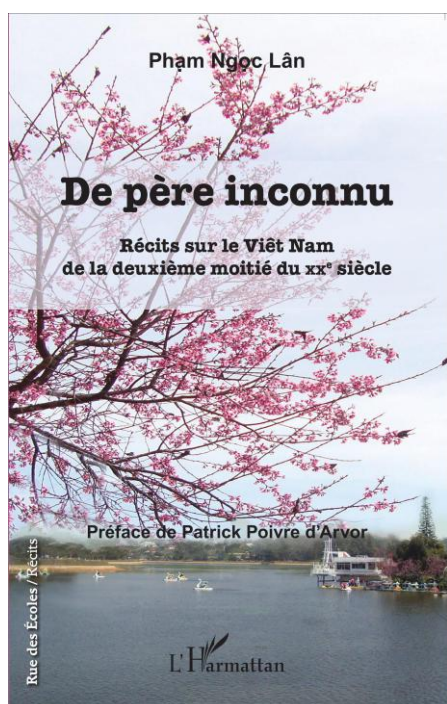
Les jeunes de la diaspora vietnamienne qui n'ont pas vécu les épreuves de leurs aînés, ni savouré les jours heureux d'un « Viêt Nam d'antan » pourront, à travers cet ouvrage, mieux connaître le pays de leurs ancêtres.

Les férus d'histoire apprécieront les nombreuses références historico-politiques et le lecteur curieux découvrira quelques facettes d'un Viêt Nam vu à travers le regard lucide de l'auteur.

Le livre est écrit sous forme d'un recueil de récits qui sont autant de chapitres relativement courts – pouvant être lus indépendamment les uns des autres.

Enfin des notes, pour la plupart historiques, groupées volontairement à la fin du livre, sont à la disposition des lecteurs intéressés par les principaux faits du Viêt Nam durant cette deuxième moitié du XXe siècle.

<lan_phamngoc@yahoo.com>



Pham Ngoc Lân est né à Saïgon en 1944, de père français et de mère vietnamienne. Il fit ses études secondaires à Dalat et universitaires à Saïgon. Mobilisé dans l'armée de la République du Viêt Nam (le Sud) comme Lieutenant-Pharmacien, il fut quelques temps interné en camps de rééducation après la chute de Saïgon en 1975. A sa libération, il continua d'enseigner à la Faculté de Pharmacie de Saïgon et réussit à obtenir un visa pour partir en France en 1980 avec sa famille.



Une vie à chercher un père

Sa longue histoire pourrait être celle de nombreux Vietnamiens confrontés cette période chaotique de leur histoire. «De père inconnu», ce livre, qu'il a mis huit ans à écrire, bourré d'anecdotes, de rappels historiques, se lit comme un roman. L'auteur a été le témoin et l'acteur de nombreuses aventures dans ce Vietnam en guerre.

Lisez «De père inconnu» et vous saurez comment celui, né avait choisi d'être Vietnamien finit par obtenir un visa pour la France, après un dur passage de quatre mois en camps de rééducations communistes. Un ouvrage passionnant, préfacé par Patrick Poivre d'Arvor, qui vous fera partager la quête de son auteur pour retrouver son père français.

La Dépêche du Midi

Comment j'ai retrouvé mon père

Pham Ngoc Lân



Durant ma première année à l'université, quand j'avais 18 ans, je suis allé à l'église de C  u Kho    Sa  igon et ai pu obtenir un extrait du registre des baptêmes. Gr  ce à ce papier, j'ai su que je m'appelais Nguyễn Ngọc L  n à ma naissance, né le 14 janvier 1944, fils de père inconnu et de Mme Nguyễn Thị Nguyễn. Je portais donc le nom de ma mère, Nguyễn, le nom le plus commun au Vi  t Nam. J'étais baptisé le 30 janvier 1944, mon nom de baptême était Paul, mon parrain s'appelait Đ   Thành Đ  n. Un lieutenant-colonel à la retraite, l'un des responsables de ce Service Social, voulut me doter de papiers officiels pour que je devienne citoyen français. Il s'enquit auprès de ma mère sur ce qu'elle connaissait de mon père. Ma mère avait perdu toute trace écrite de mon père, ainsi que ses photos lors d'un incident regrettable    Sa  igon quand je n'avais encore que quelques mois. Elle ne se rappelait que du nom, du grade, et du lieu où elle était allée le rejoindre. Avec ces éléments, le lieutenant-colonel fit des recherches dans les documents de l'armée, puis les démarches administratives nécessaires pour me donner une identité. Un jour il convoqua ma mère et annonça la mort de mon père, tué par les Japonais lors du coup de force du 9 mars 1945, d'après les archives dont il avait accès. Par la même occasion, il donna à ma mère un document extrêmement précieux : le jugement du Tribunal de première instance de

Sa  igon daté du 29 mai 1948 tenant lieu d'acte de naissance, dans lequel ledit tribunal « dit et juge que Gaillard Jean est né à Sa  igon le vingt novembre 1944 de Nguyễn Thị Nguyễn et de père légalement inconnu mais présumé de nationalité française, que la qualité de citoyen français lui est acquise. »

J'étais donc cette première pièce d'identité à l'âge de 4 ans et quelques mois. A la maison, on m'appelle toujours L  n, mais à l'  cole, je suis Jean Gaillard.

J'étais persuadé que ce nom est aussi celui de mon père. C'  st pour cela que j'ai fait toutes les recherches sur un lieutenant Jean Gaillard depuis que je suis arrivé en France en 1980. Sans succès évidemment ! Il y avait beaucoup de Gaillard dans l'armée française de l'époque, il y avait aussi des Jean Gaillard, il y en avait qui ont été en Indochine, mais ou bien ce n'était pas un lieutenant, ou bien c'en est un mais bien trop vieux pour être mon géniteur

J'étais aussi visité le Mémorial des guerres d'Indochine    Fréjus, et relevé un Jean Gaillard sur la plaque des morts en 1945. Je téléphone une fois de plus à Fréjus pour avoir une confirmation que le Jean Gaillard sur la plaque est bien mort en Indochine en 1945, mais pas à L  ng S  n, et surtout pas lors du coup de force des Japonais

Fin mars 2015, lors d'un passage à Paris pour présenter mon livre, je retourne avec mon épouse M  y Lan    Vincennes, un exemplaire du livre sous le bras. A l'accueil, je rencontre la même dame vietnamienne qui m'avait aidé six mois auparavant, elle se rappelle de mon cas et me demande si j'ai progressé. Je lui

réponds que non, et que je cherche toujours. Elle se rappelle alors qu'il y a aux archives un militaire qui avait aidé des Eurasiens à retrouver leur père. Elle l'appelle au téléphone, personne ne répond. Elle me donne alors son nom, Philippe Lafargue, et son numéro de téléphone.

Quelques jours plus tard, de retour à Toulouse, j'appelle M. Lafargue et laisse un message sur son répondeur. Le jour suivant, il retourne mon appel en se présentant « Adjudant-chef Philippe Lafargue ».

Je lui explique mon cas, en insistant sur le fait que j'ai vraiment remu   ciel et terre aux archives de Vincennes pour retrouver le dossier militaire de mon père, et que malgré toute la bonne volonté des archivistes, ce dossier n'a pu être retrouvé, qu'il est peut-être perdu. Il m'affirme qu'un dossier militaire aux archives ne peut pas se perdre, et me demande si je suis certain de l'exactitude des données que je lui fournis. Je lui réponds que j'ai pu retrouver deux documents aux archives de Vincennes, confirmant ce que je savais déjà de mon père.

Le premier est une liste des officiers en poste en Indochine, document intitulé « Bulletin de renseignement N   125 », classé Secret, établi à Chungking – alors capitale de la Chine de Chang Kaishek, signé le 5-4-1944 par le lieutenant-colonel Emblanc, chef de la Mission militaire française en Chine par intérim. Le deuxième est une liste des officiers tués à L  ng S  n lors du coup de force des Japonais le 9 mars 1945. Sur ces deux documents, j'ai pu retrouver le nom de mon père, son grade et son unité, le 4   R.A.C (Régiment d'Artillerie Coloniale). Il me dit de lui envoyer par mail les

Comment Jean Caillard est devenu Jean Gaillard

deux pages de ces documents, ce que je fais illico presto après la conversation téléphonique. Une heure après, nouveau coup de fil. « J'ai retrouvé le dossier militaire de votre père. Il s'appelle Jean Caillard, et non pas Jean Gaillard. C'est écrit dans les deux listes que vous



père et fils

m'avez envoyées. Vous avez confondu le « C » et le « G » sur la feuille de pelure dactylographiée, il est vrai que c'est très flou, mais si on y fait attention, c'est bien Caillard. » Que le ciel me soit tombé sur la tête, je ne serais pas plus assommé que par cette annonce ! Comment se fait-il qu'on m'appelle Gaillard depuis 67 ans, depuis que j'avais 4 ans, pour découvrir que Gaillard n'est pas le nom de mon père, mais Caillard ! C'était le 2 avril 2015.

Le jour suivant, il m'appelle au

téléphone. Il a le dossier militaire de Jean Caillard sous les yeux. « Il est né à Nouméa en 1915. Il a un frère médecin qui s'appelle Edmond qui avait été en Dordogne pendant un certain temps. Son père s'appelle aussi Edmond. Il est parti pour l'Indochine en 1941... »

Je reçois en même temps un mail de M. Lafargue : « J'ai identifié le dossier de votre père. Il s'agit du Lieutenant Jean Louis CAILLARD

(et non GAILLARD) mort le 11 mars 1945. Son dossier est conservé à Vincennes sous la cote 8YE 69722. Je le commande et reprend contact avec vous à mon retour de permission le 14 avril prochain. »

Le 19 avril, j'envoie un premier mail à Jean-Paul (un des fils d'Edmond Caillard) intitulé « Bonjour de la part d'un Eurasien », me présentant comme un cousin germain, et lui envoyant la présentation de mon livre où figurait ma photo en couverture.

Le 20 avril, je reçois une longue réponse de Jean-Paul, plein d'émotion : « Je ne doute pas de la crédibilité de notre parenté car la photo en 4e de couverture de votre livre, que j'ai hâte de lire, est d'une ressemblance extraordinaire avec notre grand-père, vos deux oncles et votre tante Christiane. »

Tentative d'explication de la confusion de nom, entre Gaillard et Caillard.

Ma première réaction fut d'attribuer cette confusion à la prononciation approximative de ma mère quand elle avait fourni le nom de mon père à ce monsieur du Service social en 1948. D'ailleurs, du fin fonds de ma mémoire me reviennent vaguement des moments où ma mère me disait « Caillard ». Je n'y prêtais pas trop attention, je pensais qu'elle avait simplement un problème de prononciation !

Cette explication d'une mauvaise prononciation semble plausible, mais il y a un hic : qu'en est-il du lieutenant-colonel à la retraite qui s'occupait du Service Social ? Il avait fait des recherches dans les archives avant d'annoncer avec certitude la mort de mon père. Et les documents officiels – sûrement les mêmes qui se trouvent à Vincennes actuellement – sont tous au nom de Caillard. Ce lieutenant-colonel français n'aurait pas fait cette confusion que ma mère aurait faite !

Je le contacte le président de l'Association des anciens pupilles de la FOEFI, qui vit en région toulousaine, comme par hasard ! Quand je lui raconte que j'ai fait des recherches infructueuses pendant des années à cause d'une confusion entre un C et un G qui a transformé Caillard en Gaillard, confusion probablement due à une prononciation incertaine de ma mère, il me reprend tout de suite : « Pourquoi penses-tu que c'est ta mère qui est en cause ? J'ai été moi-même pupille de la FOEFI, et depuis que je suis président de l'association des anciens de cet organisme, j'ai compilé beaucoup de données sur des Eurasiens comme toi. Le nom « Gaillard » que tu portes est un nom donné par le tribunal de Saïgon dans cet acte de notoriété tenant lieu d'acte de naissance. Cela ne veut pas dire que c'est le nom de ton père ! ». Douche froide ! « Pourquoi le tribunal ne m'aurait pas donné le nom de mon père ? » « C'est parce que tu n'avais pas le droit de porter son nom, n'étant pas reconnu. Pour des raisons humanitaires, le tribunal te donne un nom similaire, et donc le nom Caillard de ton père est devenu Gaillard pour être le tien, de père inconnu. »



30 avril 1975: la chute de Saïgon ou ...



que les premiers boat people font leur apparition. À 7 h 53, le 30 avril, lorsque le dernier hélicoptère décolle du toit de l'ambassade des États-Unis à Saïgon, des milliers de candidats à l'exil se pressent encore dans les jardins.

À 10 h 24, le président du Sud-Viêt Nam annonce la capitulation du pays. À 11 h 30, des chars nord-vietnamiens détruisent les portes du palais présidentiel. Le drapeau du Việt Cộng est hissé sur le toit du palais.



Le colonel nord-vietnamien, Bui Tin, alors l'officier du rang le plus élevé à pénétrer dans le palais présidentiel de Saïgon, se trouve à recevoir la reddition du Président Dương Văn Minh. À 15 h 30, le dernier président de la République du Viêt Nam annonce à la radio : « Je déclare que le gouvernement de Saïgon... est complètement dissous à tous les niveaux ». Ses paroles marquent ainsi la dissolution du Sud-Viêt Nam et la fin des guerres d'Indochine, un conflit qui aura duré plus de trente ans.

Cet ultime épisode entame le processus de réunification, achevé le 2 juillet 1976.

sources:Wikipedia

L'offensive communiste du printemps 1975 voit l'effondrement des positions de l'ARVN (armée sud-vietnamienne). Une note de service de la CIA estime le 5 mars que le Sud-Viêt Nam pourrait tenir encore pendant la saison sèche au moins jusqu'en 1976. Ces prévisions se sont révélées être gravement erronées. Le général nord-vietnamien Văn Tiến Dũng prépare une offensive contre les Montagnes centrales du Viêt Nam, résultant en la prise de Buôn Ma Thuột le 10 mars et l'ARVN entamant une retraite désordonnée jusqu'au parallèle nord. Appuyée par l'artillerie et les blindés, l'Armée populaire vietnamienne continue en mars sa progression vers

Saïgon, capturant les grandes villes sud-vietnamiennes, dont Hué le 25 mars et Da Nang le 28 mars. Cette offensive surprise provoque un exode massif de la population civile sudiste, plus de 300 000 réfugiés au total rien qu'à Da Nang. Le président Nguyễn Văn Thiệu démissionne le 21 avril et est remplacé par le vice-président Trần Văn Hương, lui-même remplacé le 28 avril par Dương Văn Minh, surnommé « le Président de 3 jours ». Les troupes nord-vietnamiennes sont alors aux portes de Saïgon.

Dương Văn Minh ordonne la reddition des troupes de l'ARVN le 30 avril, qui est acceptée par la RDVN (Nord-Viêt Nam), tandis que des hélicoptères américains surchargés évacuent la ville et



April 30, 1975: The Fall of Saigon

... la libération de Saïgon?



Le ballet de fer et de feu des hélicoptères s'était mué en une fuite éperdue du haut de l'ambassade américaine à Saïgon. Les occupants américains et leurs collaborateurs fuyaient dans une cohue anxieuse. La fiction du régime du Sud s'effondrait. Trente ans d'une guerre sans fin s'achevaient par la déroute du plus puissant des pays au monde. Les États-Unis pliaient devant un peuple qu'ils avaient noyé sous le napalm, l'agent orange et les tapis de bombes. La défaite, sous les caméras du monde, ouvrait, semblait-il, une nouvelle ère où les peuples auraient le dernier mot face à l'impérialisme qui avait pris le relais des anciens colonisateurs.

L'Humanité

Libéré? L'allégresse populaire? Parmi toutes les horreurs et les turpitudes des grandes catastrophes, la fin de Saïgon, comme celle de Phnom Penh, ressemble plutôt à un désastre qu'à une fête. Les files lugubres de réfugiés et jusqu'à la lutte affreuse pour l'évacuation témoignent, c'est le moins qu'on puisse dire, d'une absence d'enthousiasme. A peine conquise, la capitale du Cambodge est totalement vidée par une formidable déportation -qui soulève, semble-t-il, une réprobation internationale assez mince- et des dizaines de milliers de nouveaux venus s'installent dans les lieux purifiés, par les soins de l'esprit populaire et révolutionnaire, de tous les miasmes du passé.

Phnom Penh et Saïgon représentaient des régimes de corruption et, en tout cas, de facilité. Seulement sur tous les excès et sur toutes les bavures soufflait encore un air de liberté. Une liberté viciée, sans doute, mais une liberté. On dénonçait volontiers, un peu partout, les abus réels et les crimes manifestes des adversaires de Hanoï. Voici qu'à Phnom Penh et à Saïgon, personne ne dénoncera plus rien. Il ne s'agira plus que d'approuver. A l'évidence des faux pas, des erreurs, des scandales succède toute la pureté menaçante du silence le plus écrasant. Peut-on le nier? *Jean d'Ormesson*



Des millions de boat-people fuient le pays dans la décennie suivante.



Selon le Haut commissariat des Nations unies pour les réfugiés, 250 000 d'entre eux ont trouvé la mort en mer.



QUOI DE NEUF À SAIGON ?

Pour votre prochaine visite au Vietnam, le Pays des Dragons et des Légendes, vous pourrez atterrir sur le nouvel aéroport de Long Thành, plus moderne naturellement, mais qui présente l'inconvénient de se trouver à 40 kms au nord est de Saigon, alors que Tân Sơn Nhất n'est qu'à 8 kms du centre ville.

Vous remarquerez les nombreuses constructions en hauteur qui hérissent la ville. Eh oui, le plus haut immeuble, la tour Bitexco, presque 300m, n'est plus seul... Devant même le marché central de Bến Thành, on a rasé les constructions à un étage. A la place vont bientôt se dresser des tours jumelles, les Saigon Twin Towers, qui imposeront leur présence face à l'ancien symbole de Saigon. Sur le rond



point, en face du marché, il y a des escaliers vers un souterrain, c'est là que là se trouve la station de départ du tout nouveau Métro de Saigon, construit par les Japonais. La prochaine station se trouve juste devant l'Opéra, ensuite la ligne tourne juste avant les chantiers navals de Ba Son, le Zoo - Jardin Botanique, pour ensuite se diriger vers le nord-est, sur un parcours d'une vingtaine de kilomètres, pour se terminer au Grand Parc de loisirs de Suối Tiên. Ceci va présenter un avantage pratique certain pour les élèves du lycée français voisin, le Lycée International Marguerite Duras, qui était un peu désavantagé

par sa situation, jusque là, plutôt excentrée. De l'autre côté de la rivière de Saigon se trouve l'île de Thủ Thiêm, cet ancien espace bucolique est devenu un deuxième centre ville, le Quartier II (quận 2). Et ce quartier - district - arrondissement, est devenu une adresse très courue, très chic, appréciée des "nouveaux possédants", autant sinon plus que le Quartier 7 au sud, supposé être le préféré de cette population émergente, avec de larges boulevards tracés au cordeau, des routes ombragées à six voies, et même des immeubles haussmanniens. On y trouve l'Hôpital Franco-Vietnamien, les concessions Daimler, Jaguar, Mercedes, BMW et récemment une concession Harley Davidson, c'est tout dire... D'ailleurs, les mêmes nostalgiques vont avoir encore une autre déception : dans les rues de Saigon, plus de cyclo-pousse en vue ! Où ont-ils disparu ? Les autorités y voient un signe de sous développement, et depuis un certain temps, ils ont été petit à petit supprimés du paysage urbain saigonais. Mais vous pouvez quand même occasionnellement en apercevoir quelques-uns en groupes, tout beaux tout chromés, arborant fièrement les couleurs de l'Hôtel Caravelle, ou Sheraton, ou un autre 5 étoiles : leurs directeurs ont compris qu'il fallait en garder quelques-uns, pour satisfaire leurs clients nostalgiques qui auraient envie d'un tour de cyclo-pousse, comme à la belle époque... A propos de progrès, saviez-vous que le Vietnam a dépassé le Brésil pour la production de café et devenir ainsi le



N°1 mondial ? Il a aussi dépassé la Thaïlande, pour être le 1er producteur mondial de riz (vous saviez déjà qu'il était 1er exportateur de poivre et de noix de cajou). Peut-être ne saviez-vous pas que la province de Bình Dương, au nord immédiat de Saigon, est celle qui attire le plus d'investissements étrangers directs FDI ? La place étant devenue rare et chère à Saigon, on s'est donc tourné vers la grande banlieue. Il y a là déjà une grande concentration d'usines étrangères, taiwanaises, coréennes et japonaises. Ces derniers y croient tellement qu'ils ont prévu de fabriquer eux-mêmes un métro allant de Saigon à Bình Dương, et leur propre ville là-bas, c'est tout dire... Ce pays n'est plus un parent pauvre qu'on doit tenir par la main, il se débrouille très bien tout seul, et arrive à faire mieux que tenir sa place : il s'est enfin fait une place au soleil maintenant ! Et si certaines familles aisées souhaitent toujours envoyer leurs enfants poursuivre des études supérieures à l'étranger, l'avenir peut leur et nous réserver des surprises : une étude du genre PISA organisée par l'OCDE vient de placer le Vietnam en 12^e position, pour les résultats scolaires en mathématiques et sciences, devant les USA 28^e, la France 23^e, l'Allemagne 13^e, le Royaume Uni 20^e. Dites-vous que que vraiment beaucoup de choses ont changé.

Anthony DUCOUTUMANY